

le vice existe à Paris,—pas plus qu'ailleurs, du reste,—il est vraiment artistique, et quand à la vertu, on en trouve tant d'exemples dans la capitale du monde civilisé que l'on peut affirmer, quoi qu'en disent les étrangers qui ne fréquentent que les mauvais lieux, que c'est là où l'on trouve les plus beaux actes de dévouement et de courage.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire chaque année le rapport de l'Académie, lors de la distribution des prix de vertu.

Quoiqu'il en soit des inexactitudes dans les appréciations des différents journaux que je viens de citer, et des exagérations bien pardonnables qu'ils commettent, il est un fait indéniable, c'est que tous sont ou ne peut plus sympathiques au Canada, en général, et à Mgr Labelle, en particulier.

Mgr Labelle se promène librement dans Paris, en *soutane*, comme tous les autres prêtres, en pleine France républicaine, sans crainte d'être molesté, ni insulté, alors que dans la libre Angleterre, on ne voit jamais un prêtre dans son costume religieux, et ceci en vertu d'une vieille loi passée sous Elizabeth, je crois.

Au Canada, même, dans la province d'Ontario vous ne voyez jamais, ou presque jamais un prêtre en soutane.

Et l'on viendra encore nous assourdir les oreilles de racontars stupides, que les prêtres ne sont même pas libres de circuler en France sans être exposés aux injures.

Il se peut, il est même certain, qu'il y a des faits isolés regrettables, là comme ailleurs, mais ils sont très rares, aussi rares qu'au Canada, et beaucoup moins nombreux qu'en Irlande ou aux Etats-Unis.

* * Du reste, il ne faut pas trop rire des erreurs que peuvent commettre les journalistes français à propos du Canada, comme quand ils viennent dire que Mgr Labelle est député de St-Jérôme, car on pourrait facilement nous donner aussi sur les doigts.

Il me tombe sous la main une géographie moderne, par F. X. Toussaint, datée de 1885 et les erreurs y sont passablement nombreuses.

Au chapitre : *France*, je constate avec stupeur que Belfort ne fait plus partie du territoire français, ce qui est absolument faux, puisque Belfort est chef-lieu, et nommé un sénateur et un député.

"Chaque chef-lieu d'arrondissement est la résidence d'un préfet," dit la même géographie; ce n'est pas exact du tout. Les préfets ne résident qu'aux chefs-lieux de départements; ce sont les sous-préfets qui demeurent dans les chefs-lieux d'arrondissements.

Il y a aussi de très jolies phrases dans cet ouvrage :

"Le mont Cenis, de près de 10,000 pieds et sous lequel on a pratiqué une ouverture pour le passage des chars."

Et plus loin : (notez que cette géographie est de 1885, revue et corrigée.)

"Napoléon III a dépensé depuis quelques années plusieurs millions pour embellir Paris."

Ces deux lignes sont splendides !

Ailleurs, une réflexion toute personnelle qui n'a que faire dans une géographie :

"Tout fait prévoir que la France sera bientôt monarchique."

Qu'est-ce qui le fait prévoir ?

Une jolie note historique :

"La Savoie et le comté de Nice ont été réunis à l'empire français en 1860; Victor-Emmanuel récompensa ainsi Napoléon III de sa non intervention dans les affaires d'Italie."

C'est justement le contraire, puisque Nice et la Savoie étaient le prix convenu de l'aide que la France accorda à l'Italie en 1859.

* * Un bon renseignement au sujet du Canada : "Les indigènes du Canada ne dépassent pas 100,000 âmes et sont de la race jaune."

De la race jaune ! un comble !!!

"L'or de la vallée de la Chaudière est aussi abondant que celui des mines de l'Australie et de la Californie."

Quelle blague !

"Le port de Québec est si spacieux qu'il pourrait contenir toute la marine royale de l'Angleterre. Il

offre beaucoup de ressemblance avec celui de Naples."

Jamais de la vie, ni l'une ni l'autre de ces assertions ne sont vraies.

Ce livre est une mine d'erreurs.

Les élèves qui étudient cette géographie sont bien renseignés !

Le Monde Illustré

COURRIER DE L'ETRANGER

PAIX OU GUERRE

Empereurs, Rois, le Président Carnot lui-même, ont, au commencement de l'année, annoncé la paix pour l'Europe. Dans ce concert pacifique, une note discordante s'est pourtant, dit-on, fait entendre. Il paraîtrait que, ne pouvant résister au charme, à l'entraînement que suscitaient, en son âme, les brillants états-majors qui venaient saluer Sa Majesté, le jeune empereur d'Allemagne aurait fait vibrer la corde guerrière, et il a fallu l'intervention du prince de Bismarck en personne pour mettre une sourdine à ces accents belliqueux, si bien que les gazettes d'Outre-Rhin sont restées silencieuses et n'ont point reproduit l'impériale harangue.

Qui ne reconnaîtrait là la traditionnelle politique berlinoise ? Fier de sa belle armée, avide de gloire et de conquêtes, dans toute l'ardeur de sa jeunesse, Guillaume souffle à pleins poumons toutes les flammes de son patriotisme et anime par ses paroles les vieilles haines dont tout bon Prussien se repait contre la France ; mais en même temps le vieux pilote qui, depuis trente années, gouverne à travers les écueils et les tempêtes le char de l'Etat, s'écrie : "Bravo, mon jeune empereur ! prépare tes armes, aiguise les courages et sois prêt pour les combats ; mais, point de bruit au dehors ! chantons partout la paix et ses bienfaits ; par ce moyen nos ennemis surpris seront facilement vaincus". Et Guillaume obéit à la voix du prince de Bismarck et il laisse dire qu'il est tout à la paix, qu'il ne rêve que de la paix, qu'il la veut donner à son peuple pendant tous les jours de son règne.

D'ailleurs cette astuce politique est sage. Que l'Allemagne toute seule soit préparée à lutter sur toutes ses frontières à la fois, nous n'en doutons pas ; mais l'Allemagne compte aussi sur le concours de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie. Pour affaiblir une coalition possible franco-russe et éviter d'être seuls aux prises, sur ses frontières d'Orient et d'Occident, avec des armées redoutables, l'Allemagne entretient, avec un soin jaloux, des germes de divisions, dans les Balkans, entre l'Autriche et la Russie, et sur les Alpes entre l'Italie et la France ; mais il ne suffit pas d'entretenir ces rivalités, il lui faut donner à ses alliés une force de résistance capable d'immobiliser des centaines de mille hommes et voilà pourquoi on voit le pauvre roi Humbert s'épuiser en efforts ruineux pour grossir ses armées, augmenter sa flotte. A ce jeu, le peuple de ce monarque meurt de faim ; la banqueroute se dresse menaçante, et la voix du peuple gronde sourdement, étouffée toutefois sous les craintes qu'inspire une police sévère et impitoyable ; mais qu'importe ? l'Italie n'est-elle pas liée par un pacte solennel avec l'empereur d'Allemagne ? Le destin a parlé, il faut marcher quand même : "Allons, peuple italien, lève-toi, s'écrie le roi Humbert ; supporte avec courage la misère et la faim ; de toi je ferai une armée de héros, et entre les nations latines, notre nation sera la première. N'avons-nous pas pour nous aider dans notre tâche les superbes armées allemandes ? Demain, la victoire sourira à nos efforts et nous récompensera de nos sacrifices. En avant : Evviva l'Italia !" "C'est bien, dit la voix du solitaire de Friederichsruhe. C'est bien ! nous comptons sur toi, brave Maison de Savoie ; tu peux compter sur la vaillance et la fidélité du peuple allemand".—Mais, dans le fond de son être, le prince de Bismarck comprend que l'Italie est un allié peu solide et que la France,

toute républicaine qu'elle soit, en aurait vite raison. Il sent que la triple alliance est minée sourdement par une force inconnue ; il comprend que le roi Humbert est contraint de disputer son trône à la Révolution qui le brisera quelque jour et à la Papauté qui revendique ses droits ; aussi, à Berlin, on se demande jusqu'à quel point l'Italie peut, en cas de conflit, être d'un utile secours. Voilà pourquoi on a tant chanté la paix et ses bienfaits.

L'Autriche-Hongrie elle-même, divisée par la nature même des peuples qui la composent et par les rivalités des intérêts de chacun de ses peuples, se débat avec une fièvre que l'autorité bienveillante seule de François-Joseph sait calmer ; mais en cas de guerre, qu'advierait-il ? Est-ce que Tchèques et Allemands combattraient côte à côte ? Est-ce que Croates et Slaves marcheraient au feu avec les bataillons hongrois pour lutter contre les Russes, leurs frères d'origine ? Toutes ces questions si légitimes et si opportunes sont posées, chaque jour, dans les bureaux de la diplomatie berlinoise. Aussi ce n'est pas dans les assurances pacifiques données par les souverains, au début de 1890, que nous cherchons les raisons de la paix, mais bien dans la nature même des choses.

La situation reste grave, incertaine comme auparavant. Un incident minime peut engendrer un conflit, et un conflit tout diplomatique qu'il puisse être, peut engendrer la guerre.

Donc, point d'illusions ! La paix a mille raisons d'être ; mais que vaut la raison quand les passions, les rivalités, les haines, les ambitions même hantent le cerveau des souverains et des peuples ! Ce que 1890 nous réserve, nul ne le saurait dire. Nous croyons à la paix ; mais, en même temps, nous redoutons la guerre.

PH. DEVILLAIRE.

SONNET

AFFECTUEUSEMENT DÉDIÉ A MME F. TOURANGEAU, MONTRÉAL

Hélas ! il est parti ce compagnon de route
Qui, depuis bien des ans, marchait à vos côtés
Le Dieu que nous prions avait jugé, sans doute,
Votre cœur assez fort pour les adversités.

Madame, croyez-moi, sous l'éternelle voûte
Où résonnent, toujours, des accords enchantés,
L'âme de votre époux, avec bonheur écouté
Ces concerts glorieux par cent chœurs répétés !

Combien il est heureux loin de la pauvre terre
Où souvent le plaisir se change en peine amère
Où nous nous blessons tous aux ronces du chemin.

Ainsi consolez-vous, consolez-vous, madame,
Ah ! puissent ces pensers, offerts comme un dictame
Adoucir quelque peu votre immense chagrin.

Québec, février 1890.

ELISA.

LA PREMIERE NEIGE

(Voir gravure)

Où peut-elle aller, par la neige et la bise glaciale, cette élégante ? son gracieux et doux visage paraît assombri par une pensée douloureuse. La violence du vent accroche ses fourrures aux barrières et aux arbustes du chemin, elle n'y fait pas attention, tant elle est préoccupée.

Il faisait pourtant bien bon, près du feu clair, dans ce joli petit cottage qu'elle vient de quitter. Mais rien n'a pu l'arrêter. Quelle est donc cette grande inquiétude qui l'agite ? je vais vous le dire :

Là-bas, bien loin, dans une bien triste mansarde, une pauvre mère est malade, trois petits enfants se pressent autour d'elle, souffrant du froid, de la faim et de toutes les privations de la misère. Quelqu'un est venu raconter cette triste histoire à la jeune femme ; alors, sans rien dire, sans demander sa voiture, ni personne pour l'accompagner, elle est partie, malgré la neige qui tombe et le vent qui souffle, et, dans son manchon, elle a caché une petite bourse qui contient quelques billets de banques, pour rendre la santé et la force aux pauvres gens qu'elle va visiter.

Ce soir peut être, on la verra dans un riche salon, remplir ses obligations de femme du monde, mais elle a voulu chercher d'abord, en commençant sa journée, le contentement et la paix du cœur, en accomplissant le premier des devoirs : LA CHARITÉ